

LÉGENDES

Si c'est un Hellène, d'ailleurs un peu légendaire, qui a créé les Jeux olympiques, c'est un Français encore vivant qui les a rétablis.

Les Jeux olympiques ne sont donc pas, comme tend à le faire croire une campagne fort habile conduite depuis trois ans, une œuvre collective qui s'est édifiée par l'œuvre initiale du Comité international olympique et est peu à peu « devenue mondiale ». Elle est tout entière, cette œuvre, issue d'un cerveau français, et comme telle (l'homme vieilli est voué à disparaître dans plus ou moins de temps) elle est entrée dans le *patrimoine français*.

(Pierre de COUBERTIN, 1928.)

Autour des Jeux olympiques, déjà, des légendes se sont créées. Les légendes d'autrefois étaient des inventions poétiques qui déformaient gracieusement la réalité. Celles d'aujourd'hui ne sont trop souvent que le revêtement hâtif d'erreurs commises par irréflexion et que l'on s'est dispensé de vérifier avant de les énoncer — et encore plus après. On les a énoncées par besoin de critique intéressée ou pour obéir à quelque rancune mesquine ; plus souvent encore parce que, simplement, cela comportait un jugement rapide, facile, empreint d'une apparence de logique et prêtant à des développements commodes. C'est dans cette dernière catégorie qu'il convient de classer la légende de ma « repentance ». Combien de fois n'ai-je pas relevé ici ou là des allusions apitoyées ou teintées d'ironie à ma « déception », à mes « désillusions », à la « déviation » de mon dessein primitif, à la façon dont l'événement avait « trahi mes espérances » !

Or tout cela n'est qu'imagination pure. On se contredit d'ailleurs en exaltant l'olympisme antique au delà des bornes du vraisemblable dès qu'on l'envisage sous l'angle esthétique pour déclarer ensuite qu'il n'a mis en ligne que des professionnels — et de même pour le néo-olympisme, en n'apercevant tantôt que la rivalité internationale qu'il suscite et tantôt le mercantilisme à l'aide duquel il est censé s'alimenter exclusivement. Les termes « professionnels » et « amateurs », appliqués à l'antiquité, sont dépourvus de toute signification. Ce qui rapproche olympiquement les deux époques, c'est le même esprit religieux, cet esprit qui a d'ailleurs refléuri dans l'intervalle chez le jeune athlète du moyen âge. *Religio athletæ* : les anciens avaient entrevu le sens de cette parole ; les modernes ne l'ont pas encore ressaisi. J'estime qu'ils y inclinent. Des romanciers comme *Montherlant* ou *Kessel*, pour n'en citer que parmi ceux de notre langue, m'en donnent l'impression.

Le bon sens, à défaut de science, suffit à faire comprendre comment les Jeux antiques ne furent exempts ni d'incidents fâcheux, ni de périodes effacées, ni d'attaques conduites par des adversaires irréductibles. Olympie a connu ses destins désunis. L'olympisme les a traversés sans y sombrer. Le néo-olympisme évoluera de même. Les Jeux rétablis ont sur leurs devanciers cette double supériorité : leur caractère mondial et leur célébration mouvante. Ils sont ainsi plus souples et plus solides. C'est au début qu'ils ont couru des risques ; à présent la sève est trop vivace pour se tarir. La Guerre de 1914-1918 ne les a pas ébranlés : la révolution sociale ne les atteindrait pas davantage.

* * *

C'est une supériorité singulière pour une institution qu'elle puisse à la fois se propager ainsi en profondeur sociale et en surface internationale. Alors je vous en prie, quelle importance voulez-vous que j'attribue aux petites myopies qui inspirent les pronostics fâcheux ? A chaque Olympiade, j'ai lu que ce serait la dernière parce que... Eh bien ! parce que le chroniqueur (il faut voir les choses comme elles sont) a été mal logé, qu'on l'a exploité dans les restaurants ou que les installations télégraphiques et téléphoniques n'ont pas fonctionné comme il eût fallu. Ma foi, c'est assez humain. Aussi les organisateurs devraient-ils se préoccuper davantage de ces trois points. Seulement leur relation avec les destins ultimes de l'olympisme apparaisseut distantes et indirectes ! Celui-ci demeure assis sur des fondations solides en face d'horizons vastes. C'est pourquoi le flambeau éteint ici se rallumera là, le vent du moment suffira à en faire courir la flamme autour du globe.

P. DE COUBERTIN.
(1928.)